

ment étayé, on dut attendre que les glaces fussent brisées; mais, à la grande joie comme au grand étonnement des marins, ce ne fut pas nécessaire: les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachaient peu à peu, et le brick redescendit insensiblement, sans secousse et sans danger; vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel, bien qu'il ne flottât pas encore.

Avec le mois d'avril vinrent des pluies effroyables, qui répandues à flots sur la plaine de glace, hâtèrent encore sa décomposition; le thermomètre remonta à 10 degrés au-dessous de zéro; quelques hommes ôtèrent leurs vêtements de peaux de phoques, et il ne fut plus nécessaire d'entretenir un poêle jour et nuit dans le logement; la provision d'esprit-de-vin, qui n'était pas épuisée, ne fut bientôt plus employée que pour la cuisson des aliments.

Bientôt les glaces commencèrent à se briser avec de sourds craquements; les crevasses se formaient avec une grande rapidité; il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un bâton pour sonder les passages, car de dangereuses fissures serpentaient çà et là; il arriva même que plusieurs marins tombèrent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoques revinrent avec ces symptômes de dégel, et on leur donna souvent une chasse fructueuse, car leur graisse fut utilement conservée.

La santé des marins demeurait excellente; leur temps était rempli par les préparatifs de départ et par les chasses; Louis Cornbutte allait souvent étudier les passes probables. D'après la configuration de la côte méridionale, il résolut de tenter le passage plus ou sud; déjà le bris des glaces s'était produit dans différents endroits, et quelques glaçons flottants se disposaient à aller se dissoudre dans la haute mer. Vers le 25 avril, le navire fut mis en état; les voiles, tirées de leur étui, étaient dans un parfait état de conservation, et ce fut une joie véritable de les voir se balancer au souffle du vent; le navire en tressaillit, car il avait retrouvé sa flottaison, et, quoiqu'il ne pût pas bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel commença rapidement; la neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inaccessible; de petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son pauvre père, Louis et le navire quittèrent la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans une pensée triste les lieux où l'on a souffert des souffrances dont des amis sont morts. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ. Souvent le navire fut arrêté par des bancs de glace, que l'on coupa à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers immenses, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé dès lors à ces périlleuses manœuvres; Penellan, Nouquet, Turquette, Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La Jeune-Hardie fut enfin délivrée de ces glaces dangereuses, à la hauteur de l'île Jean-Mayen; vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient déjà dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine; le brick avait mis près d'un mois à sortir des écueils mouvants de la mer polaire.

Le 16 août, *la Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Dunkerque; elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourait sur la plage. Les marins du brick tombèrent bientôt dans les bras de leurs amis; le bon vieux curé reçut Louis et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par la souffrance et le malheur.

JULES VERNE.

LES DEUX MERES.

(Suite.)

II.

Douze ans environ après les événements que nous avons rapportés dans le précédent chapitre, et qui ne sont guère après tout que le prologue de ce récit, deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune, parcouraient ensemble les allées d'un vaste parc; — toutes deux semblaient violemment affligées. Parvenues à un charmant pavillon, presque enseveli au milieu d'une forêt d'arbres, elles s'y glissèrent en silence, mais pas cependant assez doucement pour n'être point

entendues. — Une jeune enfant tourna la tête et les ayant aperçues, quitta son piano et sa musique, et s'élança vers l'une d'elles.

— Maman ! s'écria-t-elle.

Elle se jeta au cou de sa mère, et y demeura longtemps attachée.

— L'a maîtresse de dessin est depuis longtemps au salon, Régina, nous t'avons cherchée partout sans pouvoir te trouver; — hâte-toi de l'aller rejoindre.

— Tu ne fais qu'arriver ici et déjà tu veux me